

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Carrare

Célia Houdart

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Célia Houdart

Carrare



Un prévenu attend une décision de justice. Une femme juge perd sa bague et le sommeil. Sa fille apprend à tailler le marbre dans un atelier à Carrare. Un berger parle au téléphone en dialecte. Un enfant rêve assis sur un muret au soleil. Ils partagent un même temps minéral. Un jeu d'ombre et de lumière vient troubler l'immobilité des sculptures.

Célia Houdart

Carrare

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Au comptoir d'un café qui venait de changer de propriétaire, Marian demanda un expresso et un croissant fourré à la confiture d'abricots. Les mains qui se tendaient pour dire bonjour et le mouvement des tasses et des verres d'eau faisaient glisser des formes floues sur l'inox dépoli. Marian prit ensuite la direction du nord de la ville. Des rues distribuées en étoile autour de la piazza dei Cavalieri affluaient des étudiants. Jeans étroits. Cheveux plaqués sur le front ou retravaillés au gel devant un miroir. Les cyclistes faisaient des écarts pour ne pas déranger les couples qui marchaient côte à côte en se tenant par la taille.

Le tribunal était un bâtiment des années 1930 à la façade monumentale percée, dans le sens de la hauteur, de trois ouvertures rectangulaires surmontées d'une loggia. Devant l'entrée se tenaient deux carabiniers dont l'un était un très jeune homme. Dans l'escalier un greffier s'appliquait à rajuster, la main enfouie à l'intérieur du bras de sa veste, la manche de sa chemise qui tire-bouchonnait.

Marian entra dans son bureau, une petite pièce aux murs peints en gris clair. Elle retira les fleurs fanées d'une azalée rose qu'elle fit tomber en pluie dans une corbeille à papiers, tout en pensant aux phrases qu'elle allait devoir prononcer lors de la deuxième journée d'audience. Elle ôta son imperméable et enfila sa robe par-dessus ses vêtements de ville.

Le hall du tribunal résonnait déjà de voix dont l'écho se répercutait dans l'escalier. Marian glissa des dossiers dans une serviette en cuir noir. Puis elle promena son regard autour d'elle à la recherche d'une bague. Une aigue-marine qui avait appartenu autrefois à sa mère. Elle la portait à l'annulaire de la main droite et avait pris l'habitude de la faire pivoter avec le pouce car l'anneau était un peu trop large pour son doigt. Elle chercha entre des livres, souleva des range-documents. Il n'y avait rien. Elle se dit que sans cette bague au moment de parler elle buterait sur chaque mot.

Une fourgonnette s'arrêta à l'aplomb des premières marches de l'escalier du tribunal. Un homme équipé d'un gilet pare-balles descendit par la porte arrière en serrant le bras d'un autre homme d'une quarantaine d'années, brun et mince. À cause de leur taille, ils durent se baisser et ils marquèrent tous deux un temps d'arrêt parce que le soleil les éblouissait. Au même moment, le conducteur fit claquer la porte de la cabine. Il s'approcha du jeune carabinier qui se tenait à l'entrée du tribunal, et lui remit une feuille bleu pâle protégée par une pochette en plastique dans laquelle était glissé un stylo bille. Pendant que le jeune homme signait de ses initiales le document, l'autre carabinier demanda à l'homme mince de lui tendre ses poignets qu'enserraient des menottes. Le carabinier posa ses mains ouvertes en forme de pinces sur les bracelets d'acier qu'il fit glisser doucement vers lui. Il inspecta la serrure et les points qui supportaient le plus de tension. Le scintillement du métal le gênait. Il dut cligner des yeux pour bien voir. Puis les deux carabiniers se placèrent de part et d'autre de l'homme mince en le tenant par le bras. Le plus âgé lança un ordre d'un ton un peu sec avec une pointe d'accent napolitain en désignant du menton l'escalier qui se trouvait devant eux.

Ils entrèrent dans un hall immense traversé de rais de lumière. Les trois hommes portaient des chaussures à semelles en élastomère. On ne les entendait pas se déplacer. Leur progression dans les espaces du tribunal avait quelque chose de fantomatique. L'homme mince était vêtu d'une veste noire à laquelle il manquait des boutons, d'une chemise blanche et d'un pantalon gris cendre dans lequel il flottait un peu.

Dans le couloir, des jurés, pourtant déjà familiers des lieux mais qu'une nouvelle signalétique désorientait, vérifiaient sur leur convocation qu'ils ne s'étaient pas trompés d'aile de bâtiment.

Les portes de la salle d'audience étaient ouvertes à deux battants. Les carabiniers installèrent l'homme mince sur une chaise que surélevait légèrement une estrade. De là où il était, il voyait toute la salle. Il se dit qu'il y avait beaucoup moins de monde que la veille. Sur sa droite contre le mur étaient alignées des banquettes dont le skaï distendu formait une suite d'étranges cratères mous.

Trois ans plus tôt, le préfet de la province de Pise passait ses vacances avec son épouse, au début du mois de juillet, dans une villa de location sur l'île d'Elbe. C'était l'heure de la sieste. Sa femme lisait au bord de la piscine. Une grande serviette de bain rouge séchait sur le plongeur. Lui dormait dans sa chambre, allongé sur son lit. Un homme était entré par la baie vitrée du salon qui était restée entrouverte. Il avait vidé les tiroirs d'une commode, pris des foulards de marque et un appareil photo Olympus. Le bruit que fit en tombant sur le carrelage le cache de l'objectif avait réveillé le préfet. Il s'était redressé sur son lit. Il avait appelé sa femme, mais comme la piscine se trouvait à l'autre bout du jardin, elle n'avait rien entendu. Quand l'homme avait aperçu la silhouette du préfet à contre-jour, il avait tiré trois fois dans sa direction et s'était enfui en escaladant le portail métallique.

On avait pu déduire son trajet grâce à un réseau de fins tuyaux noirs déterrés, qui montraient que l'homme s'était pris les pieds dans l'arrosage automatique à deux endroits bien précis de la pelouse.

Le préfet avait vacillé sur ses jambes. Il s'était cogné la tempe contre le chambranle d'une porte. Puis il s'était évanoui, une balle de neuf millimètres logée dans le poumon droit. Il était resté cinq semaines dans un état inquiétant à l'hôpital San Martino e Frediano. Depuis, il souffrait de troubles de la mémoire immédiate et d'une gêne respiratoire, une sensation de laine dans la gorge, qui persistait.

Le 1^{er} août, la police avait arrêté Marco Ipranossian, un Arménien, à la gare de Florence. Dans une petite pochette en similicuir glissée sous sa chemise, on avait retrouvé une fausse carte grise et, écrite au dos d'un ticket de pressing, l'adresse d'une trattoria à Rio nell'Elba.

L'entrée des jurés avait modifié l'acoustique de la salle, la rendant soudain plus mate. Une femme brune, tailleur rose clair, chemisier pistache, coiffée d'un chignon, s'était installée au premier rang. Elle avait sorti de son sac en cuir beige un petit carnet et son crayon miniature. Derrière elle se tenait un homme d'une cinquantaine d'années. Très grand, les yeux cachés par des lunettes aux verres fumés qu'il retira plusieurs fois, pour essuyer de la pointe d'un mouchoir en tissu ses yeux rougis par une conjonctivite.

En début d'audience, le préfet revint sur ce qu'il avait dit la veille. Il dit que l'homme qui avait tiré sur lui était plus trapu. Mais il n'en était pas très sûr. Lors du premier interrogatoire, il avait évoqué une silhouette vue à contre-jour, de corpulence moyenne. M^e Onofrio, l'avocat de Marco Ipranossian, âgé d'à peine vingt-cinq ans, à qui l'aide juridictionnelle avait confié le dossier, avait parlé très vite, donnant parfois l'impression de ne pas respirer. Dès le premier jour d'audience, il avait sollicité la mise en liberté de son client pour absence d'indices. La requête lui avait été refusée. Le lendemain, lorsqu'il évoqua la vie de son client, la femme du premier rang avait levé la tête de son petit carnet et elle avait dévisagé Marco Ipranossian. Elle avait trouvé peu ressemblante la photographie qui avait paru dans *Il Tirreno* l'été de son arrestation. L'homme du deuxième rang, dont la conjonctivite s'accommodait mal de l'air froid propulsé par un système de climatisation déréglé, avait écouté l'audience les yeux clos, suivant intérieurement les images que chaque prise de parole formait dans son cerveau.

Quand midi sonna à l'église San Zeno, Marco Ipranossian se tenait voûté sur sa chaise. Il écoutait. Il rapprocha de son buste ses mains entravées, déplia et replia ses doigts engourdis pour en chasser les fourmis. Puis il observa le creux formé par les tendons qui relient le pouce au poignet, et dans lequel, enfant, il déposait du sable ou du sucre cristallisé.

Après les cinq heures trente qu'avait duré l'audience, Marian était assise à son bureau, les coudes posés sur un sous-main. Elle revoyait les visages, des détails figés : les tics nerveux du préfet, le calme de Marco Ipranossian, ses yeux verts, l'expression inquiète de M^e Onofrio, son avocat, lorsqu'il avait cherché un soutien dans le regard de son client.

Elle sortit d'une grande enveloppe le procès-verbal. Elle en lut les premières lignes. L'espacement entre les mots était irrégulier. On remarquait des fautes de frappe, des passages à la ligne au milieu d'une phrase, et il manquait des majuscules. Le greffier avait-il rencontré des difficultés en utilisant sa machine à écrire électronique ? Avait-il été distrait ? Marian pensa à Andrea, son mari, qui, pour les besoins de son métier, pouvait observer, en s'interrogeant pendant des heures, un défaut dans la trame d'un tissu, un nœud, une tache de cire, qu'il examinait à la loupe, voyant en eux des signes qu'il interprétait avec méthode.

Le soleil remplissait à présent le bureau. Marian ôta sa robe de juge. Elle fouilla de la main le bas du vêtement et glissa un cintre qu'elle fit voyager dans le noir de la doublure.

La fenêtre était ouverte. On entendait à intervalles irréguliers la note aiguë d'une scie circulaire et le cri des hirondelles. Il soufflait une légère brise. La robe suspendue à une patère oscillait doucement au bout d'un petit crochet doré. Marian regarda les toits de la ville, la tour penchée, le rectangle du Camposanto et les nuages qui arrivaient de la mer.

Elle se servit un verre d'eau gazeuse et reprit le cours de sa lecture.

*

Marco Ipranossian, dans la fourgonnette, regardait l'ombre sous le menton du carabinier qui était assis en face de lui, immobile et transpirant sous son gilet pare-balles. Le guichet qui reliait les passagers à la cabine du conducteur était protégé par un grillage à croisillons incrustés de poussières et de petites feuilles mortes, qui s'étaient engouffrées à l'ouverture de la porte arrière, au gré des courants d'air.

Andrea et Marian s'étaient rencontrés au self-service du restaurant universitaire lorsqu'ils étaient étudiants à Pise. La silhouette délicate de Marian, ses longs cheveux châains crépés, et la manière qu'elle avait eue, ce jour-là, de se retourner pour regarder un poster du ciné-club qu'on lui désignait sur un mur, avaient immédiatement plu à Andrea. Quelques jours plus tard, ils s'étaient revus à une fête d'anniversaire chez Francesco Brusatin, un ami commun qui étudiait les mathématiques. Ils avaient longuement parlé, assis sur un matelas, en buvant dans des verres en plastique un vin de la région légèrement pétillant qui avait un goût de framboise. Puis, à un moment donné, quelqu'un avait mis un disque de danse.

Marian était née à Florence d'un père italien et d'une mère américaine qui avait voulu donner à sa fille le prénom de sa grand-mère du Massachusetts. Après le divorce de ses parents, Marian, âgée alors de quatorze ans, était restée avec son père. Sa mère était repartie vivre aux États-Unis, dans un petit appartement à Oakland.

Marian suivait des études de droit romain quand elle rencontra Andrea, qui, lui, finissait une thèse sur les textiles anciens de l'Inde du Sud. Après avoir soutenu sa thèse, Andrea avait obtenu une bourse de post-doctorat à Berkeley au Department of South & Southeast Asian Studies. Marian l'y avait rejoint six mois plus tard pour suivre un cursus d'histoire du droit et des idées. Ils étaient restés deux ans en Californie. C'est là qu'était née leur fille Lea, aujourd'hui âgée de quinze ans. La mère de Marian s'était beaucoup occupée de sa petite-fille lorsque ses parents étudiaient à Berkeley. Ensuite, Marian avait été reçue au concours de recrutement du Conseil national italien de la magistrature. Elle avait effectué des stages à Rome. Andrea, Lea et elle avaient vécu huit mois dans un studio mansardé via dell'Oca. Puis une place de juge d'instruction s'était libérée au tribunal de Pise.

Andrea, lui, n'avait trouvé aucun poste dans sa discipline. Des collègues lui avaient suggéré de poser sa candidature à l'université de Sienne au département de langues étrangères, l'encourageant à créer une section de hindi. Andrea avait constitué un dossier et demandé un rendez-vous au président de l'université.

En attendant, il passait ses journées dans l'appartement de la via Turati à traduire en italien des articles du Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, à étudier des microphotographies de tissus anciens que lui envoyaient des collègues de Berkeley, ou à refaire les joints de la mosaïque en pâte de verre qui recouvrait les murs de sa salle de bains.

Lea dévala l'escalier à toute allure. Via Turati, la Lancia break noire d'un fleuriste était stationnée devant l'hôtel Carducci. Un livreur sortait du coffre un bouquet de lys Casablanca. Les feux clignotants de la voiture se reflétaient dans la porte vitrée de l'hôtel. À la place du conducteur était assis un petit garçon. Il faisait défiler les stations présélectionnées de l'autoradio. Il semblait préférer les fréquences basses. Le parfum puissant des lys créa en quelques secondes une zone à la fois invisible et enveloppante qui dessinait un couloir sans angles allant du coffre de la Lancia jusqu'au hall de l'hôtel.

Lea tira légèrement sur le sac en laine tissée qu'elle portait en bandoulière. Elle le maintint d'une main, et se mit à courir. Elle sentait l'air sur son visage. La toile en polyester bleu marine de son blouson se plaquait contre sa poitrine et ses bras. Le jour se levait, privant peu à peu les éclairages publics de leur halo.

Corso Italia, les brosses rotatives d'une camionnette des services de nettoyage traçaient lentement sur l'asphalte un ruban large et sombre dont les bords extérieurs s'évaporaient en premier. Un homme allait et venait d'un côté et de l'autre de la rue pour ramasser des cartons qu'il pliait à plat, et qu'il glissait ensuite sous un tendeur fixé à l'arrière du véhicule. Lea courait de plus en plus vite. Elle traversa le passage piéton qui menait à la gare, hors d'haleine. Elle avait les joues en feu.

À bord du train, des lycéens encapuchonnés, les mains enfouies dans les poches de leur haut de jogging, discutaient entre eux. Deux garçons dormaient, leur sac à dos Invicta calé contre la fenêtre en guise d'appui-tête. Un câble fin de casque de walkman dessinait une ligne serpentine sur le buste d'une jeune fille. Tous descendirent à Viareggio, certains avec les paupières mi-closes, protestant en douceur.

À cet endroit du trajet, Lea tâchait toujours d'occuper une place côté fenêtre dans la partie droite du wagon. Elle voulait voir s'élever au loin les Alpes apuanes, et lire, à chaque arrêt dans une nouvelle gare, écrits en blanc sur un panneau en tôle émaillée bleu profond, les noms de *Pietrasanta*, *Forté dei Marmi*, *Montignoso* et *Massa*, qui l'intimidaient et la fascinaient à la fois.

En raison de la fausse carte grise que l'on avait trouvée sur lui le jour de son arrestation, on avait cru Marco Ipranossian impliqué dans un réseau spécialisé dans le maquillage de voitures volées ou la falsification de papiers. Les résultats de l'enquête ne confirmèrent aucune de ces hypothèses. La police avait cependant rassemblé quelques éléments : Marco Ipranossian habitait une petite maison en parpaing sans crépi à San Jacopo, un lieudit au-dessus de Vicopisano. Il était parfois engagé comme extra le dimanche midi et les jours de fête au Primo Maggio, un restaurant de Buti. Le reste du temps, mettant à profit de solides notions de mécanique, il réparait des voitures destinées à la casse qu'il revendait ensuite par le biais de petites annonces.

Selon le patron du Primo Maggio, qui était aussi le propriétaire de la maison de San Jacopo, Marco Ipranossian avait peu d'amis et n'avait été mêlé à aucune affaire.

*

Le restaurant de Buti était réputé pour ses antipasti et ses banquets. Les familles de la région connaissaient aussi Vicopisano. Elles s'y rendaient parfois le week-end ou les jours fériés pour puiser de l'eau de source à une fontaine cachée par des noisetiers à l'entrée du village.

Une semaine après la seconde audience il y eut un coup de téléphone étrange au standard du tribunal. Un homme demanda à s'entretenir avec Marian au sujet de l'affaire Marco Ipranossian. On lui dit qu'on ne pouvait pas parler aussi directement à un juge, qu'il y avait une marche à suivre, un formulaire à retirer au tribunal, et un délai d'attente d'au moins trois semaines avant d'obtenir un rendez-vous. L'homme répondit dans un mélange d'italien et de dialecte quelque chose que le standardiste d'abord ne saisit pas. Il le fit répéter. Il y eut un silence. Le standardiste pouvait entendre le frottement du combiné téléphonique que l'homme appuyait contre sa poitrine. Quelqu'un qui se tenait à ses côtés murmura une suite de mots. L'homme replaça l'amplificateur du téléphone près de sa bouche. Il parla de moutons, de chien, de voyage impossible, en détachant chaque syllabe. Le standardiste l'écouta attentivement. Puis il lui demanda un numéro de téléphone, assurant à l'homme qu'il le rappellerait. Il l'entendit chuchoter. Puis l'homme répéta les huit chiffres qu'on lui soufflait.

*

Après que l'homme eut replacé le téléphone sans fil sur sa base, l'autre qui se tenait à ses côtés vit qu'il s'était soudain assombri. Il déplaça une chaise en la tirant par le dossier :

– Assieds-toi là, dit-il.

Il défit un pli de la nappe. Tâchant de mettre son hôte à l'aise, il ajouta :

– Je vais te préparer quelque chose.

*

L'homme dîna de gnocchis aux noix, de fines tranches de veau assaisonnées au jus de citron, et d'une macédoine de fruits frais. Il but ensuite un café accompagné d'un *amaro* servi dans un petit verre à fond épais.

C'était le berger de Buti. Il avait téléphoné depuis le Primo Maggio. Le patron, que l'affaire Ipranossian avait bouleversé, l'avait encouragé à témoigner.

Marco Ipranossian et Filippo, le Calabrais âgé d'une trentaine d'années qui partageait sa cellule, se tordaient le cou pour regarder la télévision dont le support mural avait été fixé trop haut. Ils étaient allongés sur leur lit. Marco Ipranossian était enrhumé. Il avait les yeux congestionnés.

Un animateur blond avec une frange, assis sur un tabouret haut devant un bar de cuisine américaine, proposait une série d'appareils de cardio-training et des tableaux lumineux animés représentant des chutes d'eau ou des sauts de dauphins.

Les objets apparaissaient, grâce à un procédé d'incrustation, sous la forme de petits films cadrés dans des fenêtres en haut de l'écran. L'animateur était habillé comme pour un mariage, costume beige satiné, bracelet-montre en acier étincelant sous les projecteurs du studio. Grâce à un petit moniteur, il pouvait désigner chaque article en tendant l'index vers le vide prévu pour leur image. Il profita du jingle avec voix *off* et applaudissements préenregistrés qui ponctuait l'émission pour rectifier le nœud de sa cravate.

Filippo se leva. Il dit qu'il avait mal à la tête. Il posa la main sur son front pour voir s'il avait de la fièvre. Il dit que c'était son tour d'être pris.

*

Lorsqu'ils ne regardaient pas la télévision, Marco Ipranossian et Filippo marchaient dans une cour étroite. Ou ils se rendaient au parloir. Le reste du temps ils dormaient, lisaient ou jouaient aux dominos.

*

Marco Ipranossian avait quitté l'Arménie à vingt et un ans. Sa mère était morte d'une maladie des globules rouges lorsqu'il était âgé de huit ans. Elle était originaire de Prato en Italie. Marco Ipranossian s'était toujours promis de se rendre un jour dans cette ville de Toscane.

Il avait arrêté l'école à quinze ans. Il avait été embauché dans une usine d'assemblage de pièces de mécanique au nord d'Erevan. Il avait mis un peu d'argent de côté et acquis des rudiments d'italien en apprenant par cœur des phrases qu'il recopiait dans des livres ayant appartenu à sa mère.

En juin 1974, il avait pris un train de nuit pour Tbilissi. Il avait passé deux jours à Moscou. Puis il avait repris le train pour Budapest, Munich, Milan et Florence.

À Prato, les deux cousines de sa mère qui habitaient encore la ville lui avaient réservé un accueil très froid, presque hostile, au téléphone.

Marco Ipranossian avait travaillé un été dans une station d'essence à Empoli. Il imaginait repartir quand il lut, par hasard, une petite annonce déposée par le patron du Primo Maggio.

À la gare de Carrare des blocs de marbre et de granit étaient posés sur des wagons plate-forme le long des voies de triage. D'autres attendaient sur des palettes au bout d'un quai. Ce qui avait d'abord frappé Lea, la première fois qu'elle était venue, c'était la variété des pierres en transit et la forêt de grues. Alentour s'étaient installées des entreprises de découpe et d'import-export qui, depuis le premier choc pétrolier et la chute du marché saoudien, travaillaient au ralenti.

Quand Lea arrivait à la gare, son trajet n'était pas fini. Elle devait encore prendre un bus qui suivait une longue avenue bordée de platanes, de magasins d'outillage et de fonderies. Elle descendait au terminus, sur une place au goudron très noir qui ressemblait à un parking. Sur la droite, dans un jardin privatif entouré de grillage, poussait un kaki.

Comme à chaque fois qu'elle se rendait à l'atelier, Lea commençait par acheter dans une épicerie une tranche de *focaccia* enveloppée dans une feuille de papier qui buvait l'huile comme un buvard. Elle marchait dans les rues en dévorant son petit déjeuner. Puis elle s'arrêtait à l'Azzurro, un bar où un serveur aux sourcils broussailleux et aux joues couperosées lui préparait, dans un pot en inox qu'il tenait de biais pour mieux y faire siffler la vapeur, un chocolat épais. À neuf heures elle voyait, toujours assis à la même table, un vieillard qui lisait son journal en buvant un café d'orge.

Lea rejoignait ensuite la piazza XXVII Aprile où se trouvait l'atelier Valli. Elle passait devant un marchand de salaisons qui exposait dans sa vitrine du lard recouvert d'une croûte faite d'un mélange de sel, de cendre et d'herbes aromatiques. Sur le même trottoir, on trouvait un magasin de sport qui vendait du matériel d'alpinisme. Un local abritant la bibliothèque et les bureaux de la Fédération internationale anarchiste. Et une maison à la façade fissurée, dont toutes les persiennes étaient closes, sauf au premier étage, où les deux battants d'une fenêtre semblaient prêts à se rouvrir, poussés par une plante grimpante qui avait prospéré dans une jardinière.

Au bout de la rue se tenait chaque matin un marché. Ce jour-là, une femme avait disposé en pyramides sur une toile cirée à larges carreaux rouges et blancs des cèpes au chapeau brun visqueux. Elle balayait l'air d'une main pour faire envoler des petites mouches, tout en parlant à sa voisine, une femme entre deux âges, les épaules enveloppées d'un châle en tricot mauve, qui remplissait des barquettes en plastique transparent d'olives vertes, de câpres ou de graines de lupin trempées dans la saumure.

Andrea, en sortant de sa douche, passa sa main sur le miroir de la salle de bains pour en effacer la buée. Il vit son visage et ses cheveux noirs et gris dans le grand S laissé par sa paume.

Il se coiffait en brosse et se coupait lui-même les cheveux. Il régla le sabot de son rasoir électrique sur trois, soit un peu plus court que la semaine passée. L'implantation de son cuir chevelu dessinait deux demi-cercles réunis en pointe en haut du front, autour d'un axe que prolongeait un peu plus bas l'arête fine de son nez.

Il s'habilla d'un jean, d'une chemise blanche et d'un pull jacquard rouge et vert. Il s'installa à son bureau. Sous l'écran de son Power Macintosh était scotchée la photographie d'un lambeau de tissu indigo conservé comme une relique au Textile Museum de Washington DC.

Ce matin-là Andrea découvrit dans son courrier une enveloppe à l'en-tête de l'université de Sienne. Un rendez-vous lui était proposé quinze jours plus tard. Sa demande avait-elle abouti ?

Il allongea le bras pour soulever une tasse de thé très infusé qu'il porta à ses lèvres, et but, en se disant que cela le prémunirait contre les mirages.

Des tuyaux en caoutchouc pendaient, reliés à un long tube métallique par des raccords en croix. Le tube du compresseur traversait l'atelier de part en part, soutenu par un réseau de ficelles passées autour des poutres. Les vibrations qui accompagnaient chaque poussée d'air comprimé secouaient tout le fragile édifice.

Seung Mi, une étudiante coréenne, élève aux Beaux-Arts, travaillait un bloc de marbre rose du Portugal. Elle se tenait penchée au-dessus de la pierre, vêtue d'une doudoune orange, les cheveux protégés par un foulard, un casque antibruit calé sur les oreilles. Un point entra dans son champ de vision. Elle releva la tête et vit au loin Lea. Elle lui fit un signe de la main. Lea lui dit bonjour en forçant un peu la voix pour se faire entendre au milieu du bruit des machines.

Les ateliers occupaient les anciennes dépendances d'une maison de maître. Une demeure avec double escalier, perron et péristyle, dont la signora Valli, une femme âgée de quatre-vingt-treize ans, était la propriétaire et unique habitante.

On pénétrait dans les ateliers par de larges portes cintrées qu'encadraient des bâches en polyuréthane. Les jours de pluie et de vent, les ouvriers les arrimaient en appuyant des planches contre elles.

Les câbles et les enrouleurs, les outils et les trépieds, les maquettes et les visages étaient blancs et couverts de poudre. Lorsqu'on lui demandait de décrire l'atelier, Lea disait que l'endroit évoquait pour elle à la fois un fournil de boulanger, une plâtrière et la lune.

Un mois après le coup de fil du berger, Marian rappela elle-même le patron du Primo Maggio. Elle le chargea d'un message.

Il était vers les cinq heures de l'après-midi. L'homme, un géant aux mains larges et aux yeux gris sous des sourcils noirs, écrivit les mots que Marian lui dicta dans un ancien agenda à la couverture cartonnée qui servait de bloc-notes. Après avoir raccroché, il déchira doucement la page. Il appela son fils, un garçon de onze ans, vêtu d'un bermuda et d'un pull zippé en laine polaire rouge. L'enfant finissait d'avaler quelque chose. On voyait un peu de farine sur son pull. Il venait de picorer en cachette des gnocchis frais disposés en ligne sur une table dans la cuisine. Son père lui lut à haute voix le mot qu'il venait d'écrire. À la fin, l'enfant prit le bout de papier, le plia et partit sans rien dire.

Il enfourcha son vélo et descendit la route de Buti qui était pleine de gravillons. Il pédalait en serrant dans sa bouche une fine chaîne et sa petite médaille en argent.

Après avoir dépassé les dernières maisons, l'enfant cacha son vélo dans un fossé. Puis il gravit un coteau au haut duquel se trouvait le berger, assis sur un tas de pierres, emmitoufflé comme quelqu'un qui a la grippe. Le chien du berger reconnut l'enfant. Le berger et l'enfant se voyaient quelquefois. Ensemble ils pêchaient les écrevisses à la fourchette. Ou l'enfant gardait les moutons en échange d'un peu d'argent de poche.

L'enfant sortit le bout de papier et le déplia. Il lut au berger ce qui était écrit. Le berger écouta. De l'extrémité des doigts, il dégagea sa bouche que protégeait une écharpe. On pouvait voir les poils roux de sa barbe. Il dit à l'enfant qu'il le remerciait. Le chien tournait autour d'eux, frôlant les jambes nues du garçon. Au genou droit de l'enfant il y avait une petite égratignure séchée.

*

Le même jour, Marian apprenait par le patron du Primo Maggio qu'un rendez-vous avait été fixé avec le berger, une semaine plus tard à Vicopisano.

Filippo dormait dans une position inhabituelle. Il était assis par terre. Les jambes légèrement repliées devant lui, un coude posé sur le bord de son lit, le dos de la main contre la joue. Il avait la bouche ouverte et un gant de toilette appliqué sur le front. Marco Ipranossian dormait lui aussi. Il était allongé sur le ventre. La tête enfoncée dans un oreiller qu'il tenait entre ses bras. Ses pieds et le bas de ses jambes dépassaient d'une couverture. Les lits étaient séparés par un espace d'un mètre quatre-vingt-dix pouvant accueillir une petite table en stratifié, que les deux hommes avaient pris l'habitude de pousser le soir contre le mur. Par la fenêtre entraient une lumière jaune orangé provenant des éclairages hauts de la cour.

Soudain Marco Ipranossian, dans un de ces brusques sursauts ou tressaillements que suscitent les rêves, bondit et se souleva sur les mains. Il avait les yeux fixes. Les pupilles dilatées. Il transpirait. Il sentait battre son poulx dans sa tempe droite. Il resta ainsi un moment. Puis il fléchit les bras et déposa doucement son torse sur le matelas. Il retrouva une respiration calme. Le drap-housse en tissu éponge absorba la sueur qui perlait sur sa peau. Ses yeux étaient à nouveau mobiles. Il observa la lumière qui unifiait l'espace en plongeant tout dans un bain de même couleur. Il revenait lentement de son épouvante quand un bruit se détacha du silence.

Marco Ipranossian comprit alors ce qui l'avait réveillé. Filippo, en dormant, déplaçait de la pointe du pied une boîte en fer contenant des dominos. Son frottement contre le sol en béton de la cellule émettait une suite de sons brefs et assez aigus qui ressemblaient à de l'alphabet morse.

Sur la place qui servait de terminus aux bus miroitaient des flaques d'eau dans lesquelles infusaient des brindilles et des feuilles mortes. C'était la mi-novembre. Les branches sombres du kaki ployaient sous le poids de fruits orange.

Seung Mi, l'étudiante coréenne, achevait de polir sa pièce en marbre rose du Portugal : un plan incliné, tout en longueur, traité comme un bas-relief abstrait, légèrement bosselé, dont le rythme et les sinuosités rappelaient le mouvement de l'eau à la surface d'une rivière.

La sculpture à laquelle travaillait deux fois par semaines Lea était en marbre blanc. Une variété de marbre de la région, avec des veines gris clair ou d'un jaune très léger. Lea avait patiemment dégagé une forme d'un bloc qu'elle avait préféré travailler au ciseau et au marteau, délaissant volontairement le système de percussion pneumatique.

Au collège, lors d'une visite au Centre d'art contemporain de Prato qu'avait organisée Mimmo son jeune professeur de dessin, Lea avait vu une sculpture monumentale de Henry Moore qui l'avait particulièrement impressionnée. Là, elle avait su qu'elle voulait faire de la sculpture et que ce qui l'attirait par-dessus tout, plus encore que le modelage, s'appelait la *taille directe*.

Elle en avait parlé dès le lendemain à Mimmo, dont elle suivait également les cours du soir tous les mardis, sur le plateau d'un ancien théâtre au numéro 38 du lungarno Pacinotti. Un bâtiment délabré et somptueux, aux murs ocre et brun. Avec stucs, lyres, feuilles d'acanthe recourbées. Et où les souris mangeaient le papier et les gommages à fusain que laissaient traîner les élèves.

Mimmo avait aussitôt indiqué à Lea l'atelier Valli de Carrare. Elle s'y était inscrite un an plus tard, après qu'elle eut été admise au lycée Galileo Galilei dans une classe à horaires aménagés. Ses parents avaient accepté. Lea avait de réelles dispositions pour le dessin et la sculpture.

*

Lea redressait le buste. Elle considérait ce qu'elle venait de modifier. Puis elle se penchait à nouveau et reprenait sa tâche.

La partie haute de ses lunettes en plastique soulignait son front bombé. On voyait se tendre les muscles de ses bras et de son visage.

Dans la cour, une scie découpait jour et nuit des blocs de marbre ruisselant d'eau.

Dans la petite pièce qui faisait office de vestibule flottait une odeur combinée d'encre, d'encaustique et de ramette de papier. Andrea attendait depuis une heure, assis sur une chaise en plastique moulé, en face d'une photocopieuse. Un vent froid sifflait dans les serrures et passait par les jours visibles sous les portes. Andrea gelait dans sa parka.

Le professeur Eduardo Foa, président de l'université de Sienne, entra. Il reconnut immédiatement Andrea. Ils s'étaient rencontrés autrefois à Rome chez un ami commun, libraire et fondateur de *Locchio critico*, une revue de cinéma dont le comité de rédaction se réunissait dans l'appartement du libraire, via del Parione, une fois par mois.

Le professeur proposa à Andrea de prendre sa parka qu'il l'accrocha à un portemanteau. C'était un homme d'environ soixante ans. Souriant. Le regard un peu magnétique. Cheveux gris argent coiffés en arrière. Veste de tweed. Cravate bordeaux. Un ruban bleu nuit cousu à la boutonnière. Ses bras et ses mains immenses étaient régulièrement parcourus par une étrange vibration, assez semblable à celle animant le corps de certains musiciens soudain habités par un morceau qu'eux seuls entendent et qu'ils accompagnent et semblent vivre physiquement. Andrea, qui connaissait le professeur, savait qu'il ne s'agissait là ni d'un signe de nervosité ni d'un début de maladie de Parkinson, mais simplement d'une façon d'être.

Le bureau du professeur occupait au premier étage du palazzo Trecherchi-Piccolomini une vaste pièce avec parquet en éperon, plafond à caissons et trois fenêtres percées dans un mur épais. Une imposante bibliothèque en bois foncé courait le long du mur du fond. Sous une fenêtre deux fauteuils capitonnés tapissés de velours bleu pétrole étaient placés l'un en face de l'autre.

En vieillissant le professeur était devenu frileux. À sa demande le chauffage avait été poussé au maximum. Andrea fit le résumé de sa carrière, assis sur le bord d'un fauteuil, un peu mal à l'aise, le visage rougi par le brusque écart de température et le trac.

Le professeur l'écouta, le menton dans la main, le sourcil gauche légèrement relevé sur son front plissé.

Il exprima à Andrea son désir déjà ancien de créer un institut de langues orientales, tout en déplorant la situation actuelle de l'université qui était peu propice à des initiatives de ce genre. Il ajouta qu'il ne perdait pas espoir et que si ce projet venait à aboutir, il confierait à Andrea un département d'histoire de l'art oriental ainsi qu'un poste d'enseignant en hindi. Le professeur dit tout cela toujours avec son drôle de sourire.

Au moment de partir, Andrea eut le regard soudain aimanté par un tableau auquel il n'avait pas prêté attention en arrivant. Le professeur s'écarta pour

qu'Andrea pût voir.

C'était la ville de Sienne représentée en cité idéale. Géométrique. Rose et bleue. Avec des temples grecs transposés au cœur de la ville, des terrasses et des palais de styles composites, dans une lumière de fin de journée.

Cette peinture sur panneau de bois datait de la fin du ^{xv}^e siècle. Dans le coin inférieur droit du tableau se tenait un homme, long visage de trois quarts, debout à côté d'un cheval gris pommelé dont il tenait la bride rouge vermillon à la main.

Le samedi matin la signora Valli avait coutume de se promener dans l'atelier désert. Elle marchait d'un pas lent. Elle observait les sculptures, la progression des polissages, les petits amoncellements d'éclats coupants autour des marbres commencés. Sur des planches fixées en hauteur étaient entreposées des copies d'après l'antique, généralement en modèle réduit, dont la naïveté et la maladresse d'exécution (bras trop grêles, attaches trop larges, criantes asymétries) leur conféraient une beauté bizarre.

La signora Valli fut très frappée de découvrir ce jour-là, dressée sur un établi, une main en plâtre dont la paume et la pulpe des doigts avaient été piquées par la pointe d'un compas. Un trait fin de crayon rouge entourait chaque petite piqûre comme pour une leçon de médecine chinoise. Posée sur un trépied, juste à côté, se trouvait sa réplique en pierre encore à l'état d'ébauche. La signora Valli pensa à son grand-père, un héros du Risorgimento toscan qui, en chargeant une arme, s'était brûlé les doigts avec de la poudre. L'image lui revint en mémoire de ce vieillard grand et maigre qui, lors des réunions de famille, s'appliquait toujours à dissimuler sa main en l'enfonçant dans la poche de son veston, ou en la protégeant d'un gant. Main fantôme qui avait longtemps éveillé sa curiosité d'enfant (on ne lui avait parlé qu'assez tard d'une blessure) et dont les contours, après toutes ces années, demeuraient toujours aussi mystérieux dans l'esprit de la vieille signora.

Elle reprit sa déambulation silencieuse dans les allées de l'atelier. Elle, qui partout ailleurs avait la hantise de trébucher, là, elle avançait en toute tranquillité, trouvant même le sol d'un contact agréable et particulièrement doux.

À midi, elle déjeuna dans sa cuisine de *pasta al brodo* qu'elle agrémentait de petits pois quand c'était la saison, mais dans laquelle, ce jour-là, elle cassa un œuf. Puis elle entailla le sommet d'une orange à l'aide d'un couteau d'office. Elle découpa en spirale l'écorce, qu'elle laissa doucement tomber dans une assiette creuse. Elle dormit une heure. Ensuite elle lut son courrier qu'un voisin lui déposait sur le tabouret d'un piano-forte.

Elle passa le reste de la journée assise dans un fauteuil. Moitié rêvant, moitié veillant. Regardant par la fenêtre bouger les grappes mauves d'un bougainvillier qui pendaient d'une pergola.

Vers les six heures, comme il soufflait des courants d'air glacé, la signora Valli s'enveloppa dans une couverture de mohair couleur grenat. Sa silhouette se détachait sur le vieux bleu des boiseries.

Filippo avait les bras tendus derrière le dos, les doigts de ses mains croisés. Tout en s'étirant, il dit à Marco Ipranossian :

- Au milieu de la nuit, tu t'es mis à parler.
- Ce n'étaient pas plutôt les matons dans le couloir ?
- Non.
- Tu es sûr ?

Il relâcha les bras. Puis ajouta :

- Tu remuais les lèvres.

Marco Ipranossian resta immobile. Il était un peu inquiet à l'idée de découvrir une part enfouie de lui-même. Il demanda :

- Tu te souviens de ce que j'ai dit ?
- C'était des bribes de phrases.

De la main, Filippo déplaça une mèche de cheveux qui le gênait. Il dit :

- À un moment, tu as prononcé les mots « petits fruits sauvages ».

Marco Ipranossian chercha un instant. Il voyait ces mots flotter devant lui. Mais ils ne lui évoquaient rien. Il était encore un peu endormi. Puis tout se passa comme dans un jeu de memory, quand, après avoir longtemps retourné des cartes sans liens entre elles, soudain on reconstitue coup sur coup plusieurs paires. Marco Ipranossian vit une rue en pente. Un grand rectangle de béton. Des baies rouge vif au creux d'une main d'enfant. Il sentit aussi un goût âcre dans la bouche. Il fit alors le rapprochement entre les trois mots et un souvenir d'enfance à Erevan.

Rue Spandarian, à proximité d'anciens réservoirs, entre deux maisons, s'étendait un terrain vague où poussaient toutes sortes de plantes. Un îlot de campagne au cœur de la ville. Son frère et lui y jouaient, enfants, pendant de longs après-midi. Un jour ils avaient cru s'empoisonner en avalant par défi des baies d'un rouge inhabituel pour des groseilles. Ils les avaient aussitôt recrachées à cause de leur saveur épouvantable, se précipitant tout de suite sur le tuyau d'arrosage du garage pour boire et se rincer la bouche abondamment.

Marco Ipranossian avait souvent repensé au terrain vague de la rue Spadarian, mais c'était la première fois que cet épisode précis resurgissait.

À cet instant, la voix d'un maton s'éleva derrière la porte. On demandait Filippo au parloir. On ne les prévenait toujours qu'au dernier moment. Et ensuite l'attente se prolongeait parfois au-delà d'une heure.

Filippo était encore torse nu. Il s'habilla précipitamment. Tête et bras barattant dans son sweat-shirt.

Filippo avait des cheveux noirs luisants. Une peau naturellement hâlée et constellée de grains de beauté. Une cicatrice sous l'oreille droite. Il disait qu'à l'âge de dix-huit ans il avait été blessé d'un coup de cutter en sortant d'une discothèque lors d'une soirée qui avait dégénéré.

Marco Ipranossian écrivait à son père des cartes postales que le patron du Primo Maggio glissait pour lui dans une boîte à lettres de Vicopisano.

Il décrivait les saisons. Les orages. Les éclaircies. Les gelées. Les forêts de noisetiers. Le plongeon d'un martin-pêcheur. Les couleurs du ventre des mésanges. Le soleil du matin qui perçait le vitrage de son atelier. Une journée sans électricité. Une aurore. Un lièvre mort. Une invasion de papillons. Les modèles rares de voitures qu'il avait réparés. Un bal à Buti. Les nouvelles appliques qui ornaient les murs de la grande salle du Primo Maggio. Les tortellinis au vin blanc, au beurre et à la pancetta, le chevreau aux herbes et à la polenta qu'il avait servis à cent personnes le jour de Pâques.

Il parlait aussi du fils de son patron et du berger avec qui il allumait des feux de ronces ou chassait les vipères.

Il prenait des nouvelles de son frère qui dirigeait une miroiterie. Il demandait des photos de famille qu'il collait dans un cahier à spirale.

Il remerciait son père des colis de livres que celui-ci lui envoyait.

Il ne disait rien de ce qui lui était arrivé pour ne pas l'inquiéter. Aussi parce qu'il ne savait pas comment expliquer qu'il vivait depuis trois ans dans l'attente d'une décision de justice.

Un samedi après-midi de la fin novembre, Marian conduisait lentement une Fiat Croma anthracite sur la petite route qui reliait Pontedera à Vicopisano. Elle vit dans un virage un homme marchant en tenue de jogging suivi un peu plus loin de deux femmes, probablement sœurs. Ils transportaient tous des bidons remplis d'eau. Marian sentit à leur regard quand elle arriva à leur hauteur et ensuite, après qu'elle les eut dépassés, à la façon, visible dans la petite image serrée de son rétroviseur, dont ils clignaient des yeux pour lire sur la plaque d'immatriculation le code de la province, leur désir de savoir qui elle pouvait bien être.

Marian, elle-même un peu inquiète, guettait chaque panneau, penchée sur son volant. C'est au moment où elle crut s'être perdue qu'elle lut enfin l'indication *San Jacopo*.

Le chemin était bordé de champs d'oliviers. Au pied des arbres sur la terre retournée étaient déployés des filets vert vif.

Le berger avait confié pour la journée la garde de ses moutons au fils du Primo Maggio. Il se tenait à quelques mètres de la porte d'une maison. Les bras croisés, vêtu d'une veste en gros coton vert foncé, la barbe et les cheveux roux bien peignés. Sa poitrine se soulevait et se baissait rapidement. Il éprouvait la même appréhension que celle qu'il avait ressentie au moment d'appeler le tribunal de Pise deux mois plus tôt.

Il perçut un son provenant de la route.

Le chemin en dos d'âne empêchait Marian de voir la maison. L'épaisseur de gomme des pneus et les amortisseurs de la voiture n'absorbaient pas tous les cahots. Des gravillons heurtaient les enjoliveurs.

Lorsque le berger vit la Fiat Croma s'approcher, il déplaça le bras et d'un geste de la main il invita Marian à se garer près d'un grand houx.

Marian sortit en nouant autour de son cou un foulard en soie à motifs géométriques noirs et bleu turquoise.

Le berger et Marian s'approchèrent l'un de l'autre et se serrèrent la main.

Le moteur de la voiture en refroidissant émettait des petits claquements.

Alors le berger se retourna et dit :

– Voici la maison de Marco Ipranossian.

Son entretien avec le professeur Eduardo Foa avait laissé Andrea assez découragé. Il portait sur le visage cette inquiétude que son ami Francesco Brusatin lui avait trouvée, vingt ans plus tôt, un dimanche d'hiver après une promenade sur la plage de Marina di Pisa. Ils étaient assis dans le bus. Il y avait aussi Marian, avec ses longs cheveux châtain crêpés et sa voix un peu cassée. Le soleil couchant éclairait le visage d'Andrea d'une lumière oblique et dorée qui en faisait ressortir chaque linéament. Francesco Brusatin lui avait dit alors, en tordant légèrement la bouche comme à chaque fois qu'il disait quelque chose de profond en riant : tu as l'air d'un oiseau soucieux.

Andrea revoyait le long de la route les cabanes au toit de tôle et les pontons de pêche au carrelet. Les abords de l'ancienne station balnéaire déclassée. L'arrêt de bus au début du boulevard désert. L'alignement des palmiers sur le terre-plein central. Les commerces dont la porte d'entrée était barrée par des planches clouées en X.

Sur la plage, Francesco Brusatin retroussait le bas de son jean pour ramasser des bouts de bois flotté et des algues mortes. Cela sentait l'iode et le mazout. Le vent emmêlait les cheveux. Quand il se mettait à pleuvoir, ils se réfugiaient dans un café d'où l'on voyait la mer.

*

Francesco Brusatin avait épousé une amie d'enfance qu'il avait retrouvée par hasard lors d'un voyage en train. Ils s'étaient installés à Trieste, où Francesco Brusatin s'occupait de sa mère qui s'était toujours un peu identifiée à des vedettes de cinéma du Hollywood des années 1950 et qui maintenant perdait complètement la tête.

La dernière fois qu'Andrea avait vu Francesco Brusatin, c'était à Trieste, dans un restaurant de la piazza Venezia où l'on pouvait commander en toute saison des fruits de mer. Ils avaient longuement parlé en cherchant de la pointe d'un couteau le corail dans le haut du corps des langoustines.

Marian considéra un moment de ses yeux bleus la porte sur laquelle des scellés avaient été apposés. Le berger dit qu'en l'absence de Marco Ipranossian il avait pris soin de la maison, triant le courrier et les factures, remettant de l'ordre dans les tiroirs et les armoires que la police avait fouillés, balayant les feuilles qui s'accumulaient sur la terrasse, et aérant de temps en temps parce qu'il avait constaté que du salpêtre blanchissait le flanc des meubles de la salle à manger.

Tout en parlant le berger montrait comment il ouvrait par le haut une fenêtre qui se trouvait sur la gauche de la façade. Marian s'approcha. Elle aperçut un sol pavé de tomettes, un vaisselier, une table entourée de chaises dépareillées, et une pile de courrier au sommet de laquelle était posée une pierre légèrement bleutée.

Le berger connaissait Marco Ipranossian depuis son arrivée à Vicopisano en 1974. Ils avaient découvert qu'ils étaient tous deux nés en mars 1953, et qu'ils avaient à peu près la même taille et la même corpulence. Aussi échangeaient-ils parfois des vêtements. Le berger en précisant cela eut une façon de se racler la gorge qui exprimait un certain embarras. Il se tut. Puis, comme pour couper court à une gêne, il proposa à Marian de lui montrer un autre endroit. Ils longèrent la maison. Ils s'arrêtèrent devant un appentis en bois. Le berger poussa la porte qui ne fermait pas. C'était l'atelier de Marco Ipranossian. On y voyait des pare-brise, des pneus, un poste de radio, des chiffons noirs de cambouis. Sur un grand panneau de contreplaqué fixé au mur étaient disposés des outils, classés par taille et maintenus par des clous. Leur contour était dessiné au gros feutre. Des cartes postales étaient punaisées sur une porte de placard.

Le berger vit que Marian à son tour semblait un peu gênée. Il l'invita à marcher jusqu'à la rivière. Ils passèrent sous une corde à linge et traversèrent une prairie.

Ils parvinrent à un talus hérissé de roseaux et de joncs en surplomb de la rivière. Le berger dit que l'été c'était une zone envahie par les moustiques. Juste un peu plus loin la rive descendait abruptement. On voyait des branches d'arbres entraînées par le courant et de grandes herbes plates couchées sous l'eau.

Le berger trouvait qu'à cet endroit ils seraient plus tranquilles pour parler. Il reprit le cours du récit qu'il avait lui-même interrompu.

Il dit que s'il n'avait pas témoigné plus tôt, s'il avait attendu tout ce temps, c'est simplement qu'il avait eu peur. Il expliqua ensuite à Marian que Marco Ipranossian et lui se retrouvaient souvent au marché de Pontedera, où ils achetaient des vêtements à un fripier qui était devenu un ami. Marian ne

voyait pas où le berger voulait en venir. Ce fripier, continua le berger, était originaire de Grosseto. Il sillonnait toute la région pour collecter des vêtements : dons de particuliers, invendus ou fonds de commerces bradés. L'un des principaux fournisseurs de ce fripier habitait l'île d'Elbe.

À cet instant, le berger posa sa main sur sa mâchoire, comme s'il n'arrivait pas à dire quelque chose. Il marqua un temps. Puis, s'appliquant à bien détacher les mots, conscient que ceux-ci allaient sans doute tout bouleverser, il précisa que ce fournisseur était le propriétaire d'un pressing à Rio nell'Elba. Et qu'il vendait au poids des vêtements qui n'avaient pas été réclamés au bout d'un an par leurs propriétaires, et qui encombraient sa boutique.

– Quel type de vêtements ? demanda Marian.

– Des jeans. Des blazers. Des costumes et des chemises élégantes oubliés par des touristes venus en villégiature sur l'île. Un jour, il y avait même eu une veste de daim.

– Marco Ipranossian portait-il lui aussi des vêtements qui provenaient de ce pressing ?

– Oui.

– Il n'est jamais allé sur l'île d'Elbe ?

– Non.

Le berger en parlant enfouit sa main dans sa poche. Il en sortit un coupon griffonné dans lequel étaient encore fixées deux agrafes.

Il ajouta :

– Le fripier nous recommandait de bonnes tables dont il écrivait en général l'adresse au dos de tickets de pressing. Mais ni moi ni Marco Ipranossian n'avons jamais eu l'idée de prendre le ferry.

*

Au-dessus de la route qui menait à San Jacopo, on apercevait la silhouette de l'enfant du Primo Maggio. Il était assis au soleil, près d'un muret de pierres creusées, léchées par des moutons qui ont cherché des cristaux de sel.

C'était bientôt la fin de la journée. Lea rangeait ses outils dans son sac en laine tissé qui était un souvenir de vacances dans le Péloponnèse. La nuit tombait vite. Un ouvrier juché sur un escabeau enveloppait d'une grande feuille de papier calque un néon à la lumière trop crue. Lea s'apprêtait à partir. Elle se dépêchait car elle ne voulait pas manquer le bus de dix-sept heures cinquante. Elle renversa une bouteille en plastique pleine d'eau qui était posée au sol. Elle la redressa. Une mince rigole se forma, et disparut, aussitôt bue par l'épais tapis de poudre qui, à cet endroit de l'atelier, avait un aspect de neige sale.

C'était généralement à cette heure, quand elle rejoignait l'arrêt de bus, dans le vide de la fatigue, que Lea voyait apparaître en elle une image. Celle d'une fille de son âge qu'elle avait rencontrée au cours de dessin et qui l'avait immédiatement éblouie. Assez petite. Les cheveux blonds. Avec de grands yeux très expressifs et une peau qui captait la lumière. Dès qu'elle entrait dans le vieux théâtre du lungarno Pacinotti, on ne voyait qu'elle.

Lea promenait dans Carrare, à bord du bus, sur le quai venteux de la gare, dans le train et les rues de Pise, cette image comme enduite de phosphore.

Le berger et Marian quittèrent le bord de la rivière. Le vent s'était levé. Soudain il avait fait froid. Marian portait un tailleur-pantalon gris. Tout en relevant de la main le col cranté de sa veste, elle expliqua au berger que les révélations qu'il venait de faire étaient décisives pour l'instruction du dossier et que son témoignage devrait être consigné par écrit. Elle lui précisa toutefois que s'il ne souhaitait pas parler en public lors d'une audience, ce qu'elle comprenait très bien, ils devraient quand même se revoir en présence du greffier.

Le berger resta un moment sans dire un mot, les yeux fixés devant lui, paraissant regarder plus loin ou en lui-même.

Il dit qu'il allait réfléchir.

Des feuilles de houx étaient tombées sur le capot de la Fiat Croma. Marian repartit en roulant au pas sur le chemin de terre. Il commençait à faire sombre. À cette heure le fils du Primo Maggio ramenait les moutons. Marian, surprise par le troupeau qui venait droit sur la voiture, alluma ses feux de route. L'enfant mit la main devant ses yeux et jura en dialecte. Le troupeau se sépara. Marian sentit la pression des moutons et de leur épais pelage contre la carrosserie de la voiture. Elle resta un moment paralysée, les mains sur le volant, au milieu des bêlements, des aboiements du chien et des martèlements des petits sabots contre le sol caillouteux.

Dans le ciel au loin on pouvait voir des petits nuages bleus arrêtés. Le disque rouge du soleil s'enfonçait sous la terre.

En rentrant de Vicopisano Marian eut du mal à rejoindre la via Turati. Elle laissa sa voiture dans un parking derrière la gare. Tout le quartier jusqu'à l'Arno avait été interdit à la circulation.

Dans la journée s'était tenue une manifestation pacifiste dénonçant la présence de l'armée américaine dans la zone comprise entre Pise et Livourne, qu'irriguait le canal des Navicelli. Les manifestants avaient collé sur les vitrines des stickers et distribué des tracts. Ils faisaient état de la politique immobilière du Pentagone, du stockage dans cent vingt-cinq bunkers de bombes ayant servi lors de la guerre en ex-Yougoslavie et de kits de montage permettant de construire des aéroports dans les zones de conflits.

La ville de Pise, depuis les traités bilatéraux de 1951 et l'installation de la base militaire de Camp Darby, entretenait avec les États-Unis des relations *à part*, comme aimaient à le dire les élus locaux et tous ceux, promoteurs et commerçants, à qui profitait cette manne. Aussi la police suivait-elle de près le mouvement pacifiste local, dont les meneurs étaient, disait-on, proches d'anciens membres de Lotta continua.

Marian avait appris l'existence de cette base grâce à sa mère. Celle-ci lui avait dit que le fils d'une de ses voisines à Oakland, un pilote de chasse de l'US Navy, après cinq années passées à Hazebrouck avait été affecté à Camp Darby en Toscane.

Marian, un peu surprise, s'était renseignée auprès d'un collègue magistrat du tribunal de Pise. Il lui avait photocopié une double page que le quotidien *Il manifesto* avait consacrée à cette base militaire.

Marian vit un petit attroupement à l'intérieur d'une pharmacie. Un jeune homme, blouson en jean, col roulé, se tenait la tête. On voyait des taches de sang sur ses tennis Superga. Il avait saigné du nez. Ses cheveux étaient collés par la sueur. La pharmacienne appuyait sa main sur son épaule et lui parlait doucement. Dehors une femme dit avec un accent florentin que c'était le fils d'une caissière de l'Upim. Lors d'une charge de la police, il avait été projeté la tête la première contre le montant d'un kiosque à journaux. Le garçon dit à la pharmacienne qu'il voyait passer dans ses yeux des filaments et des petits points de couleurs. Cela semblait être sérieux. Marian, effrayée, pensa tout de suite à Lea. Était-elle dans la foule des manifestants ? Avait-elle été blessée ? Marian sentit à travers l'étoffe de la poche de son pantalon qu'elle avait la chair de poule.

Lea dessinait dans sa chambre la tête de la déesse Hygie. Elle pensait à son amie du cours de Mimmo. Elle avait un peu les mêmes yeux. Légèrement à fleur de tête. Un front large. Des pommettes hautes. Et des cheveux qui, lorsqu'ils étaient attachés, formaient des lignes très souples.

*

Marian prolongea jusqu'à minuit son étude des pièces du dossier de Marco Ipranossian. Elle ne parvenait pas à s'endormir. Andrea lui prépara une tisane. Marian essaya de regarder un documentaire à la télévision. Elle était incapable de fixer des images d'anémones de mer et d'hippocampes. Elle s'allongea sur le canapé les yeux ouverts.

Elle avait reçu à huit heures le soir même un coup de fil de M^e Onofrio. Son client lui avait redit au parloir qu'il n'avait jamais eu sur lui le jour de son arrestation une fausse carte grise. Il disposait d'un permis de travail. Ses papiers étaient en règle depuis huit ans. Il ne savait pas comment ce document s'était retrouvé dans sa pochette en similicuir et maintenant dans son dossier.

Marian revoyait la page où était portés l'heure, la date, le lieu et les circonstances de l'arrestation. Un petit nerf se contractait sur sa joue gauche.

*

Une semaine plus tard le berger dicta son témoignage au greffier. Le rendez-vous avait été fixé à dix heures trente du matin au Primo Maggio. Le patron avait préparé un en-cas. Le greffier reprit plusieurs fois du fromage fumé qui lui rappelait son enfance en Basilicate.

Début mars une autre équipe de police s'empara de l'affaire. Deux enquêtes furent menées en même temps. Il régnait un climat de concurrence entretenu par le préfet qui manœuvrait dans l'ombre. C'était lui le maître du jeu.

On fit procéder à une nouvelle perquisition chez Marco Ipranossian et à une deuxième inspection de la villa sur l'île d'Elbe. Plus personne ne désirait louer la maison : la peinture de la piscine s'écaillait. La clôture de bambou protégeant du vent le coin barbecue s'était effondrée sur le chemin dallé qui reliait la terrasse à la piscine. Il y avait des fourmis dans les placards.

Le nouvel inspecteur fit sonner aux interphones de toutes les villas alentour.

À cette saison cet endroit de l'île était désert. Un seul voisin répondit. C'était un homme à la retraite. Il se rappelait que le jour où l'agression avait eu lieu, il avait vu sur la route un homme un peu bizarre, visiblement gêné par une raideur au genou ou à la cheville, marchant sans que le mouvement se distribue également dans sa personne. Quarante-cinq ans peut-être. Brun. Il ne se souvenait plus avec précision des traits de son visage. Était-ce l'homme qui s'était pris les pieds dans le système d'arrosage ?

Le retraité parlait italien avec un accent presque imperceptible. L'inspecteur lui demanda :

- Vous êtes suisse ?
- Non
- Alors... allemand ?
- Je suis luxembourgeois, dit-il.

*

L'inspecteur était resté près de deux heures assis dans un fauteuil, face à la baie vitrée. Puis il avait fait prendre des photographies de la pelouse qui, en trois ans, s'était progressivement transformée en une friche qu'envahissaient au printemps l'anis vert et la centaurée.

Peu avant Pâques commençait la saison des courses de chevaux. Le *palio* de Buti était modeste en comparaison de ceux de Parme ou de Sienne. Mais comme c'était le premier de la saison, chacun voulait s'y rendre.

Dès huit heures du matin, il y avait du monde. Dans la rue principale bordée par un long mur aveugle qui servait de contreforts à la partie haute du village, les familles s'installaient sur le parapet, les jambes suspendues dans le vide. Partout ailleurs, on avait disposé sur les trottoirs des bancs, des pliants et des tabourets. Le patron du Primo Maggio avait sorti ses chaises cannées. C'était une foule en noir et blanc qui n'avait pas encore quitté ses habits d'hiver. Des vieillards étaient assis les mains sur les genoux. Des femmes se penchaient pour parler entre elles. Des hommes se tenaient debout les bras croisés, ou avec un enfant juché sur leurs épaules.

Andrea, Marian et Lea étaient là eux aussi, appuyés contre une rambarde, au milieu d'une rangée de jeunes gens.

Des haut-parleurs fixés à des poteaux diffusaient très fort de la musique qui couvrait en partie les voix. Les câbles de l'éclairage public tendaient des lignes sur le ciel. On voyait des nuages épars et la lune en plein après-midi.

Le village, sans voitures, et à cause du sable que l'on avait répandu au sol, était méconnaissable.

Soudain une voix annonça le départ de la course. Tout le monde regarda dans la même direction et retint son souffle.

La signora Valli se tenait immobile dans l'encadrement de la porte. Elle contemplait son bougainvillier. Giuseppe, l'un des ouvriers de l'atelier, au volant d'une petite camionnette, la salua de loin. Elle avança sur le perron.

– Vous faites le taxi jusqu'à la gare ? La journée finit tôt, dit-elle en souriant.

Aux côtés de Giuseppe dans la cabine il y avait Lea, Seung Mi et un jeune apprenti.

– J'ai promis aux jeunes gens de leur montrer les carrières, dit-il. C'est la saison idéale. L'été on ne voit rien, il y a trop de réverbération.

– Attendez que je devine... vous allez à Colonnata, n'est-ce pas ?

– Oui. Voulez-vous venir avec nous ?

La signora Valli poussa un soupir profond presque chanté, accompagné d'un geste – tête légèrement baissée, yeux fermés, main à la hauteur du front, la paume dirigée vers le ciel, doigts écartés en éventail – qui disait à la fois son attachement à ce lieu, les souvenirs que celui-ci réveillait en elle, et le regret qu'elle éprouvait de ne plus avoir la force de s'y rendre.

*

La ville vue de la route escarpée paraissait minuscule et grise. Les Alpes apuanes blanches et bleues se détachaient sur le ciel. Des sommets jusqu'à mi-pente, on distinguait des éboulis de marbre qui ressemblaient à de la neige. Il y eut près de vingt minutes de virages et de cahots. Les pluies d'hiver avaient creusé des ornières.

La camionnette arriva sur un terre-plein qui faisait office de parking. Ensuite la route continuait, plus étroite et réservée aux carriers.

Sur la droite se dressait une maisonnette à toit plat, tout en longueur et aux murs blanchis à la chaux. Sur la façade, on pouvait lire BAR tracé à la peinture noire, la base des lettres finissant en volutes comme des pieds de chaises en fer forgé. Juste à côté, le mot SOUVENIR était écrit au singulier, en lettres bâtons peintes à même les lamelles d'un rideau métallique qui n'était pas relevé jusqu'en haut. Devant la maisonnette, presque au milieu de la route, un porte-cartes postales rotatif proposait des vues des carrières décolorées et salies par la poussière. Sur une table étaient disposés des articles en marbre. Des David, des Pietà, des Diane, placés devant leur boîte en polystyrène. On trouvait aussi des dessous-de-plat et des damiers. Dans la boutique un néon grésillait et une radio diffusait une chanson de Bruce Springsteen. Le son provenait d'une sorte de cagibi. On ne voyait personne.

Giuseppe proposa de continuer. Le chemin était bordé de grues qui ne

fonctionnaient plus et de panneaux piqués de rouille qui mettaient en garde contre les chutes de pierres.

Il commençait à faire un peu chaud. L'apprenti dit que le paysage lui faisait penser à un endroit au nord du Mexique.

Marian déjeunait au comptoir du café dont elle connaissait maintenant le propriétaire. Un homme aux cheveux bruns frisés, libanais, qui confectionnait des sandwiches au jambon cru et aux aubergines grillées préparés avec du pain sans mie, et des crèmes parfumées à la fleur d'oranger.

Marian pensa à l'époque de sa vie où Andrea et elle habitaient à Rome. Lea avait deux ans. Ils vivaient encore comme des étudiants. Andrea partageait son temps entre la bibliothèque universitaire et un centre social où il travaillait comme bénévole. Lea restait à la garderie parentale de ce centre, qui comprenait aussi une salle polyvalente où l'on pouvait entendre des concerts, et suivre des cours de yoga ou un atelier-théâtre animé par une comédienne un peu étrange, libanaise elle aussi, qui avait été formée auprès du Living Theatre.

Marian se dirigea vers la caisse du bar pour régler son déjeuner. Son image se reflétait à l'infini dans de grands miroirs.

Il faisait un temps doux. Devant le tribunal, des oiseaux tournaient et dessinaient des spirales qui épousaient les courants d'air ascendants.

Au moment où Marian entra dans le hall, un avocat et un de ses collègues magistrats échangeaient leurs cartes de visite. Marian se demandait encore comment s'appelait la comédienne. Elle avait pourtant suivi des cours avec elle. Le nom d'Ipranossian lui revenait sans cesse. Il formait un écran qui s'interposait entre elle et ses souvenirs.

*

Vers les six heures de l'après-midi, Marian eut la visite du greffier. Il voulait lui parler. Sa voix tremblait. Il lui dit qu'il s'en voulait de ne pas avoir eu le courage de se manifester plus tôt. Il tenait à lui faire savoir que, dès le premier jour d'audience du procès de Marco Ipranossian, il avait subi des pressions. Marian lui demanda d'être plus précis. Aussitôt il pâlit et changea de visage. Il donnait l'impression de ne pas vouloir en dire plus. Marian insista. Ils étaient seuls. Il pouvait parler librement. Il se déroba. Après, dit-il, ils risquaient d'avoir tous les deux des ennuis.

*

À partir de ce jour-là Andrea eut peur pour Marian. Les amis et la famille de M^e Onofrio commencèrent eux aussi à être inquiets.

Lea marchait en faisant doucement des tourniquets avec son bras. Après la matinée de travail à l'atelier et le trajet en voiture (elle avait longuement serré la poignée de maintien fixée au-dessus de la portière), la main et l'attache de l'épaule lui faisaient mal. Le chemin montait droit vers un col que la route rejoignait en faisant des lacets. Le sol recouvert de débris de roches crissait sous les pas. Il faisait beau temps. Lea était en tête. Seung Mi et le jeune apprenti parlaient entre eux. Giuseppe fermait la marche. Le petit groupe progressait lentement au milieu des éboulis.

À mi-hauteur gisait un bloc de marbre en forme de prisme irrégulier. Lisse, blanc éclatant, imposant et solitaire, comme ces roches transportées par d'anciens glaciers jusque dans des vallées de moyenne altitude. Une face plus brute et rugueuse regardant vers le bas.

Parvenue au col, Lea se trouva sur un haut plateau. À droite se dressait une montagne dont le sommet semblait prêt à soulever l'horizon. On ne soupçonnait pas, depuis cet endroit, à quel point ses flancs avaient été creusés.

Seung Mi et le jeune apprenti s'étaient attardés. Ils avaient voulu photographier le grand bloc blanc sous différents angles. Giuseppe les doubla. Il arriva essoufflé. De la sueur perlait sur ses cils. Lea remarqua l'étoilement de petits vaisseaux sanguins à la naissance de son nez. Il lissa de la main ses cheveux et dit :

– Attendons-les. Ensuite, il faudra aller par là.

Andrea désirait connaître le nom du cavalier dont il avait vu le portrait à Sienne. Il s'adressa à un ami historien de l'art qui enseignait à l'université de Pise. Celui-ci ne connaissait pas cette œuvre, et il fut ralenti dans ses recherches à cause de la fermeture de plusieurs salles de la bibliothèque d'histoire de l'art, où, après une inondation, les livres du rez-de-chaussée avaient dû être séchés un par un au séchoir à cheveux.

Au bout d'un mois il avait fini par découvrir qui était l'homme peint dans le coin inférieur droit du tableau. Il s'agissait de Giovanni Battista Guarini. Un diplomate et poète originaire de Ferrare qui était entré au service d'Alphonse II d'Este, puis des ducs de Toscane.

Sa fille Anna fut assassinée par son propre mari. Le père ne se consola pas de la mort de sa fille.

Il écrivit plusieurs recueils de poésie, des madrigaux et un essai : *Trattato della politica libertà*. Il fut aussi l'auteur d'un livret d'opéra, *Il pastor fido*. Une tragi-comédie pastorale qui inspira plus tard Georg Friedrich Haendel ainsi que Jean-Philippe Rameau.

Giovanni Battista Guarini figurait sur le tableau car il en était le donateur. En tenue de cavalier parce qu'il aimait les chevaux.

Le jour où Andrea apprit cela, il fut ému. Il proposa à son ami historien de l'art d'aller faire une promenade. Ils s'installèrent à une terrasse de café, au soleil. Ils mangèrent dans des coupes en argent des glaces aux fruits confits et aux raisins marinés dans le rhum.

Puis ils marchèrent dans la ville en discutant. Andrea confia à son ami qu'il avait perdu tout espoir d'obtenir un poste de hindi. Il allait devoir imaginer autre chose. Il songeait peut-être même à changer de métier. Mais il se demandait vraiment ce qu'il pourrait faire d'autre.

Sur le Camposanto, deux jeunes filles avançaient à rollers dans l'herbe, déséquilibrées, mains en avant. Avec la démarche des skieurs qui ont déchaussé en pleine piste noire.

Lea et son petit groupe étaient à cent mètres environ d'une carrière gigantesque qui datait du règne de Tibère. On distinguait cinq plans très nets, eux-mêmes traversés par de grandes bandes horizontales correspondant aux zones d'extraction. Les bandes s'étagaient régulièrement avec de légères variations de profondeur entre elles. L'ensemble formait comme une ébauche d'escalier monumental creusé dans l'épaisseur de la montagne. Certaines sections étaient couvertes de marques noires verticales laissées par des coulures d'eau de pluie. Les parties noirâtres contrastaient avec des zones d'un gris plus clair presque blanc. À un angle, une roche s'avancait en forme d'éperon présentant des anfractuosités probablement dues à une violente explosion. Un long filin courait verticalement le long de la paroi. On voyait des petits bouts de marbre tombés dans les rainures.

Cent mètres plus bas, commençait la carrière souterraine. Lea et Giuseppe s'étaient approchés tout au bord du chemin pour contempler le trou gigantesque. Les autres étaient restés en retrait parce qu'ils avaient le vertige. On jugeait mal de la profondeur de l'excavation et on perdait un peu le sens de l'échelle. Tout en bas il y avait un bassin rempli d'une eau vert pâle d'aspect un peu laiteux. En léger surplomb, un espace intermédiaire qui ressemblait à une terrasse brillait au soleil. De l'autre côté, s'étendait une zone boueuse avec des traces de pas entourant un mât en tubulure de métal. C'est par là que les carriers descendaient et remontaient. Il n'existait aucun autre accès. Au fond de la carrière, un autre câble, de plus petite section, trempait dans l'eau. Il passait sous une sorte de linteau et disparaissait dans un rectangle évidé qui devait être un passage.

La diversité des plans multipliait la variété des éclairages.

Au-dessus du petit groupe subjugué, il y avait un ciel immense que voilaient par endroits des nuages plus légers que l'air.

M^e Onofrio, l'avocat de Marco Ipranossian, après deux demandes de mise en liberté formulées à un mois d'intervalle, menaça de saisir la Cour européenne des droits de l'homme pour manquement à l'une des exigences de l'article 5 paragraphe 4. Il alléguait que les juridictions italiennes n'avaient pas statué « à bref délai » sur la demande de mise en liberté de son client. Et il exigeait que fût réexaminée la régularité de son maintien en détention.

Le témoignage du berger bouleversa tout. Le collègue de l'instruction prononça un non-lieu.

Marco Ipranossian fut libéré le 11 avril 1995 à dix heures trente du matin.

Ni lui ni Filippo n'avaient pu fermer l'œil de la nuit.

Ils s'éteignirent. Puis ils se quittèrent en pleurant.

*

M^e Onofrio et Marian, au fur et à mesure que le temps passait, avaient été l'un et l'autre de plus en plus convaincus que l'agression à l'encontre du préfet était en réalité un règlement de comptes. Mais dès qu'ils avaient évoqué cette hypothèse plus personne ne les avait écoutés. Ni leurs collègues du tribunal, ni les journalistes, et encore moins les élus.

*

Le patron du Primo Maggio ferma son restaurant pour la journée. Il attendit Marco Ipranossian devant la prison Don Bosco avec des vêtements repassés, pliés, glissés dans un sac en plastique.

Le soir, son fils prépara lui-même à dîner. Il cuisina un plat d'écrevisses. Vers dix heures, l'enfant s'éclipsa.

Le patron du Primo Maggio, le berger et Marco Ipranossian cassèrent et mangèrent des noisettes en buvant de la grappa, jusque tard dans la nuit.

*

Dans sa cellule Filippo allongé sur son lit ne trouvait pas le sommeil. Il passait sa main sur les grains de beauté et les signes particuliers qu'il avait sur la peau.

Dix jours plus tard Marian reçut le préfet, son épouse et son avocat. L'atmosphère était tendue. En s'asseyant, l'avocat du préfet tira sur les plis de son pantalon afin qu'il ne marque pas au genou. C'était un tic chez lui. Marian exposa les dernières avancées de l'enquête. La police de Grosseto avait arrêté une semaine plus tôt un homme à qui l'on attribuait plusieurs cambriolages dans des villas de la côte tyrrhénienne. À son domicile, on avait retrouvé, dans un canapé un peu avachi dont les espaces entre les coussins faisaient office de vide-poches, un billet de ferry Piombino-Rio Marina et, dissimulé dans une boîte à chaussures, un pistolet. Mais le billet de ferry datait de l'automne 1994 et le calibre de l'arme ne correspondait pas à celui de la balle qui avait blessé le préfet.

Il y eut un silence. Marian regarda le préfet droit dans les yeux.

– Pour les deux équipes de la police pisane, continua-t-elle, Marco Ipranossian avait toujours été un suspect commode. Son arrestation avait arrangé un peu tout le monde, n'est-ce pas ?

Le préfet appliqua sa main fermée en poing devant sa bouche. Il émit un drôle de son, un peu aigu. Depuis son accident, il s'éclaircissait toujours la voix avant de parler, mais là, on percevait surtout de l'embarras. Il demanda :

– Si j'ai bien compris, on repart à zéro ?

– Oui, dit Marian, on peut dire les choses comme cela.

La femme du préfet serrait les poignées de son sac à main qui était posé sur ses genoux, sans dire un mot. L'avocat fit claquer d'un geste sec le fermoir en métal de sa serviette en cuir.

*

L'affaire Ipranossian tenait tout entière dans un dossier mince de couleur jaune éteint.

Sur le bureau d'acajou qu'éclairait un rayon de soleil, une demi-sphère en cristal taillé comme un bouchon de carafe décomposait et recomposait des notes préparatoires à une prochaine audience.

Le berger frappa contre une persienne. C'était sa façon de s'annoncer. Il voulait rendre à Marco Ipranossian des livres. Marco Ipranossian était dans sa salle de bains. Il baignait d'eau chaude son visage et massait une zone qui allait des pommettes jusqu'à la naissance du cuir chevelu. Quand il entendit les coups contre le volet, il s'arrêta, les coudes tendus vers le miroir, mains tirant sur son front. Au même instant il crut revoir sur son propre visage les sourcils de sa mère qu'elle redessina au crayon et ses yeux immenses.

Le berger insista. Marco Ipranossian enroula une serviette de toilette autour de son cou et alla rapidement ouvrir la porte.

Marco Ipranossian prépara un café.

Il dit au berger qu'il tenait ces livres de son grand-père originaire d'Ashtarak au nord d'Erevan. Il s'agissait de récits de voyage en Orient illustrés de gravures. On y voyait des coiffes, des vêtements de cérémonie, des planches d'architecture et des scènes de la vie rurale.

Le berger aimait les beaux livres. La langue dans laquelle ils étaient écrits lui était toujours inconnue, car il ne savait pas lire. Il tournait doucement les pages. Il regardait le dessin des caractères d'imprimerie et les illustrations. Ces étranges lectures lui laissaient une impression profonde dans la mémoire.

Le berger prit un livre à la reliure abîmée. Il l'ouvrit à une page où il avait laissé un petit bout de papier. Il montra à Marco Ipranossian une gravure. Elle représentait un berger qui traversait une rivière en portant un mouton.

Marco Ipranossian contempla l'image. Cils noirs immobiles. Il fut saisi. C'était l'un des premiers livres que lui avait montrés son grand-père. Il devait avoir cinq ans. À l'époque lui non plus ne savait pas lire.

Il demanda au berger s'il voulait un peu de lait dans son café.

– *Un'ombra*, répondit-il.

*

Le berger interrogea Marco Ipranossian sur les trois ans qu'il avait passés en prison. Ils n'étaient plus au parloir. Maintenant ils pouvaient se dire les choses autrement qu'à voix basse.

Marco Ipranossian évoqua son lien d'amitié avec Filippo. Leurs parties de dominos. Au bout d'un moment en parlant ses yeux s'emplirent de larmes.

C'était la saison des cosmos. Il en avait poussé tout un tapis dans la prairie qui menait à la rivière. Le berger et l'enfant les avaient semés en mars le lendemain du jour où ils avaient appris que Marco Ipranossian allait être libéré. Le berger conservait d'une année sur l'autre des graines de plantes dans des enveloppes maintenues par des élastiques et rangées à plat dans un tiroir.

Un matin Marco Ipranossian se rendit à Pise pour faire parvenir quelque chose à Marian. Il avait su par le patron du Primo Maggio et le berger tout ce qu'elle avait fait pour lui. Il avait aussi pris rendez-vous dans l'après-midi avec M^e Onofrio, son avocat. Il voulait lui offrir une bouteille d'alcool arménien qu'il avait trouvée à Prato dans une épicerie orientale.

Marco Ipranossian marchait dans la ville. Il faisait beau temps. Le soleil lui éclaircissait le regard.

M^e Onofrio partageait avec un confrère un cabinet au rez-de-chaussée d'un immeuble via Oberdan. Marco Ipranossian sonna. M^e Onofrio lui ouvrit. Avec sa chemise à carreaux et sa barbe naissante il avait l'allure d'un étudiant.

Le jeune avocat fut touché du cadeau qu'il reçut. Il interrogea Marco Ipranossian sur ses projets. Il lui dit combien il était heureux de l'issue du procès.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Au moment où M^e Onofrio vit Marco Ipranossian partir, il pensa qu'il n'oublierait ni le timbre de la voix ni le regard de son client.

*

Marco Ipranossian avait prévu de reprendre le train de dix-sept heures. Il marcha à l'abri des arcades jusqu'à l'Arno. À ce moment de la journée, dans les ombres portées que formaient les colonnes, striures noires sur fond jaune clair disposées en épi, on trouvait des billets de Totocalcio froissés.

Des touristes anglais se prenaient en photo sur le pont de Mezzo, en tee-shirts sans manches, les bras plaqués le long du buste, donnant à leur corps une forme de tour penchée.

Des nuages passèrent au-dessus du corso Italia. Marco Ipranossian flâna un moment devant les vitrines des magasins.

Dans le hall de la gare le train à destination de Florence était annoncé avec un retard indéterminé. Marco Ipranossian attendit un quart d'heure, puis il s'installa au comptoir du buffet de la gare, sur un tabouret haut. Il pouvait lire les départs et les arrivées des trains sur un petit écran fixé à un mur. Il feuilleta le supplément télévision d'un journal quotidien. Il but un martini. Puis un jus de tomate. Il aspira à la paille au fond du verre le jus de tomate qui était resté dans le creux des glaçons. Il piqua avec un cure-dent les olives que le barman déposait régulièrement devant lui dans une soucoupe. Au bout d'un moment il eut la nausée. Il rejoignit le hall. Le train provenant de La Spezia était arrivé à l'heure. Parmi les gens qui descendaient, il y avait Lea. Elle rentrait d'une journée à l'atelier. Elle aperçut une cohue inhabituelle. Un homme vêtu d'un trench beige clair qui courait sur le quai en sens inverse eut le temps de lui dire que le trafic était perturbé sur certaines lignes. Lea s'adressa au guichet pour savoir si la grève était prévue toute la semaine. Ses outils déformaient son sac en laine tissé. Et les gravillons incrustés dans ses semelles laissaient de très légères griffures sur le dallage lisse qui recouvrait le sol.

La jeune femme du guichet, cheveux blonds et courts, corsage couleur moutarde, lui demanda quelle était sa destination. Elle dit :

– Carrare.

Marco Ipranossian se tenait debout juste derrière elle. Lea vit qu'il écoutait. Elle lui demanda :

– Vous aussi ?

– Non.

Lea lui demanda à son tour où il allait.

– À Pontedera.

– La ville de la Piaggio ?

– Oui. Le temple de la Vespa.

Lea sourit. Marco Ipranossian avait immédiatement remarqué des traces de poudre blanche sur la manche de son blouson, ses cheveux dépeignés et une paire de lunettes de protection en plastique épais qui dépassait de son sac.

Pendant que la jeune femme du guichet se renseignait auprès de ses collègues, Lea expliqua à Marco Ipranossian que les deux journées qu'elle passait chaque semaine à Carrare lui donnaient des forces pour tenir tout le reste du temps au lycée et dans sa famille.

Marco Ipranossian considéra Lea un instant. Puis il lui dit qu'il comprenait. Alors il plongea sa main dans la poche intérieure de sa veste. Il en tira son portefeuille. Il l'ouvrit. Il en sortit une photographie un peu jaunie qu'il montra à Lea. On voyait un homme d'une trentaine d'années. Les cheveux très noirs coiffés en arrière. Vêtu d'une chemise, d'un gilet droit, d'un pantalon à pinces

légèrement resserré aux chevilles avec des chaussures montantes à lacets. Derrière lui se dressait un bâtiment tout en hauteur recouvert de planches clouées à la verticale. Au loin, mais l'image à cet endroit était plus floue, on devinait deux hommes portant un casque. Ils étaient de dos, tournés vers une cavité à l'entrée de laquelle on distinguait plus ou moins un wagonnet.

Marco Ipranossian dit que son père était ingénieur, directeur des mines de cuivre d'Alverdi, à cent cinquante kilomètres au nord d'Erevan, en Arménie. Il lui rapportait des pierres incrustées de paillettes bleues. Marco Ipranossian n'eut pas le temps de finir sa phrase. La jeune femme du guichet tapa contre la vitre de l'hygiaphone, l'index plié à l'articulation des premières phalanges.

– Mademoiselle... votre renseignement... (Lea n'écoutait pas. La jeune femme insista.) Mademoiselle !...

Lea et Marco Ipranossian se tournèrent vers elle confus.

– La grève ne sera pas reconduite, dit la jeune femme. Et vous monsieur, votre train est annoncé quai trois.

Lea et Marco Ipranossian la remercièrent. Ils firent quelques pas côte à côte puis ils s'arrêtèrent au milieu du hall. Ils étaient surpris et presque gênés de s'être ainsi confiés. Ils se quittèrent un peu brusquement, sans rien dire. L'air désolé. Chacun partit dans une direction opposée.

Dehors il y eut une ondée soudaine. On entendait la pluie qui martelait l'asphalte.

Le soir au dîner Marian demanda à Lea où en était la sculpture à laquelle elle travaillait depuis plus de trois mois.

Lea dessina du doigt dans l'espace une sorte de diapason dont on aurait fermé d'un trait courbe le sommet. Elle dit que sa sculpture avait cette forme, exactement. Avec un trou au milieu.

Cela parut abstrait à Marian et Andrea. Ils n'osèrent rien dire. Ils ne voulaient pas vexer leur fille.

Ensuite Lea raconta ce qui lui était arrivé quelques heures plus tôt à la gare. Elle dit qu'elle avait parlé avec un homme âgé d'une quarantaine d'années. Grand. Maigre. Cheveux noirs. Avec des yeux d'un vert profond. Un Arménien qui habitait dans un village juste au-dessus de Pontedera.

Marian, qui venait de porter à ses lèvres un verre de vin, avala de travers.

Lea lui demanda :

– Veux-tu un peu d'eau ?

Marian hocha de la tête. Lea lui tendit un verre. Marian but quelques gorgées. Elle toussa plusieurs fois. Tâcha de contrôler sa respiration. Andrea lui demanda si cela allait. Elle ne dit rien. Elle se leva. Dans le salon elle récupéra un journal qui se trouvait sur un guéridon. Puis elle ouvrit largement *Il tirreno* sur la table de la salle à manger. Elle posa l'index en face d'un article qu'accompagnaient deux photos. On voyait le préfet sortant du tribunal. Député. Et le visage de Marco Ipranossian. En gros plan, l'air hagard. La photo était celle qui avait paru quatre ans plus tôt dans le même journal. L'article occupait une seule colonne. Il rappelait l'agression dont avait été victime le préfet dans une villa de l'île d'Elbe. Il informait de la libération d'un prévenu et de la poursuite de l'enquête. Tout cela sans aucun commentaire.

Lea lut attentivement l'article et examina les photos. Elle hésita un moment. Puis elle comprit que l'homme qu'elle avait rencontré à la gare était Marco Ipranossian.

Un soir Marian lui avait parlé d'un procès difficile. Des doutes qui l'envahissaient. Mais elle ne lui avait rien dit d'autre.

Marian elle aussi fixait le journal. Elle était restée debout. Elle faisait tourner avec le pouce une bague qu'elle portait à l'annulaire de la main droite. C'était l'aigle-marine qui avait appartenu jadis à sa mère.

Elle l'avait rangée par inadvertance dans un étui à lunettes qui était resté près de six mois caché sous des papiers sur son bureau. Le matin même au tribunal, un livreur lui avait apporté un grand bouquet de roses anciennes blanches, avec une lettre. Elle avait signé le reçu. Puis elle avait dû faire un peu de place sur son bureau. En soulevant un classeur, elle était tombée sur l'étui. Elle l'avait ouvert. Et elle avait retrouvé sa bague.

Lea observait un merle qui s'était posé sur le rebord de sa fenêtre. Elle avait quitté l'Italie en août 1998. Depuis un an et demi elle faisait ses études à San Francisco. Elle s'était inscrite à un double cursus à l'université de Californie, en géologie et en muséologie. Elle suivait régulièrement des cours de dessin. Une fois par mois elle se rendait au nord-est de Los Angeles. Là, elle restait une semaine dans une école primaire désaffectée, au pied des montagnes de San Bernardino, où un tailleur de pierre avait installé un atelier en plein air.

À San Francisco Lea avait enchaîné les petits boulots. Elle s'était occupée du linge dans une salle de gymnastique. Elle avait été guide pour des touristes italiens qui visitaient la ville en trolley et garde d'enfants ou d'animaux domestiques pour les familles de Marina District.

Elle vivait au 2801 24th Street, dans un quartier latino-américain, au premier étage d'une maison qu'elle partageait avec deux autres étudiantes. L'appartement était vaste et lumineux, avec une terrasse, mais toute la plomberie était dans un état calamiteux. À chaque fois que quelqu'un prenait un bain ou faisait la vaisselle, l'eau coulait dans l'escalier.

Lea avait lié amitié avec des filles néo-grunge et des garçons qui avaient les ongles peints. Ensemble ils allaient au cinéma ou ils improvisaient des pique-niques au bord du Pacifique.

Tous les dimanches Lea rendait visite à sa grand-mère d'Oakland, qui n'avait pas quitté son petit deux-pièces aux murs tendus de tissu gris couleur soupe de coquillages avec de fines rayures rouges.

*

Lea ne retrouva jamais la façon dont les *operai* de Carrare pliaient les journaux pour s'en faire des chapeaux.

Un samedi après-midi Lea accompagna un groupe de lycéens italiens au De Young Museum. À gauche de l'entrée, un couple de jeunes mariés asiatiques posait pour un photographe. Ils marchaient lentement, longeant la façade recouverte d'un treillis métallique puis la grande baie vitrée du musée. Les palmiers du jardin se reflétaient dans les plaques de verre fumé. On devinait derrière elles le mobilier d'une cafétéria.

Le marié portait un costume noir. Cravate blanche sur chemise noire. La monture de ses lunettes lui cachait un peu le visage. La mariée semblait embarrassée par sa robe en mousseline blanche à volants. Elle avait un chignon bas posé sur la nuque. Et une perle passée dans le lobe de l'oreille. Ses talons faisaient un son clair sur le dallage.

Le photographe dirigeait le regard des mariés d'un geste de la main en tirant entre le pouce et l'index un fil invisible.

Un lecteur CD de forme arrondie posé dans l'herbe un peu de côté afin de ne pas entrer dans le cadre diffusait de la musique pop douce avec piano et orchestre à cordes.

*

Lea montra au groupe d'adolescents des objets contemporains en verre soufflé, du mobilier Art déco en bois et tubulure d'acier. Un tableau du XIX^e siècle représentant des saisonniers assis autour d'une table de ferme. Et un paysage nord-californien avec des arbres violets et des collines jaune safran.

Dans le jardin, Lea arrêta un long moment les adolescents devant une sculpture en pierre romaine de Barbara Hepworth : *Pierced Monolith with Colour*.

Après le départ du groupe Lea s'adossa à un arbre du Golden Gate Park. Elle était fatiguée. Elle somnola. Un homme et un enfant âgé d'une dizaine d'années passèrent près d'elle en discutant. Lea les entendit sans les voir. L'homme hésitait sur un nom de fleur.

En fin de journée, Lea se dirigea vers La Oaxaqueña, une cantina mexicaine, où l'attendaient Martha et Lewis, des amis qu'elle avait connus à son cours de dessin. Il y avait très peu de monde dans les rues. C'était l'heure où la brume montait depuis la baie. C'était aussi un jour de match de baseball. Le restaurant était minuscule, sans poste de télévision. On pouvait à peine déplacer les chaises. C'était l'endroit idéal pour les discussions intimes.

Lea, Martha et Lewis mangèrent des burritos garnis de poisson avec des oignons et de la menthe émincés. Sur le pourtour des assiettes étaient disposées des rondelles de radis roses. Au moment du dessert, tandis que Lea se faisait conseiller des pâtisseries moelleuses à la vanille, un garçon entra, très excité. Il annonça, en hurlant presque, la victoire des San Francisco Giants sur les Detroit Tigers. Immédiatement une fête explosa dans tout le quartier. Clameurs. Concert de klaxons. Pétards et mini-fusées. Dans Mission Street, des voitures dont on bloquait et débloquent les freins faisaient des bonds. Lea n'avait jamais vu cela. Des enfants couraient en soufflant de toutes leurs forces dans des sifflets suraigus, laissant pour quelques instants chez ceux et celles à côté de qui ils passaient, une sensation d'oreille voilée.

*

Le lendemain matin à l'aube, en ouvrant la fenêtre de sa chambre, Lea découvrit un message que Kaï et Julie, d'autres amis, avaient écrit pour elle sur le revêtement en béton du trottoir. On pouvait lire deux phrases :

come with us to the beach

Et juste un peu plus bas :

*hey dreamy
we missed you*

Lea n'avait rien remarqué en rentrant la veille au soir.

Le jour se levait. On voyait des nuages rose orangé dans le ciel.

Un oiseau siffla trois notes. Les rues étaient calmes.

Dans la matinée Lea téléphona à Kaï et Julie. Elle leur proposa de prendre avec elle le lendemain le bus qui menait aux carrières de San Bernardino.

Les merveilles du monde, P.O.L, 2007

Georges Aperghis. Avis de Tempête, Intervalles, 2007

Le Patron, P.O.L, 2009

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2011

© P.O.L éditeur, 2011 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Carrare* de Célia Houdart a été réalisée le 21 décembre 2011
par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818014394)

Code Sodis : N50430 - ISBN : 9782818014400 - Numéro d'édition : 236226

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en octobre 2011
par les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
N° d'édition : 233143
Dépôt légal : novembre 2011

Imprimé en France